

Hélène Dorion, Normand de Bellefeuille, Jean-Pierre Guay

Rachel Leclerc

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68044ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2012). Compte rendu de [Hélène Dorion, Normand de Bellefeuille, Jean-Pierre Guay]. *Lettres québécoises*, (148), 42–43.



HÉLÈNE DORION

Cœurs, comme livres d'amour

Montréal, l'Hexagone, 2012, 87 p., 22,95 \$.

Ce qui ne nous tue pas

Quel lointain poème, quelle épopée ou saga venue du fond des âges nous a imposé la croyance que l'amour est sécrété par le cœur? Même si, objectivement, l'un et l'autre n'ont rien à faire ensemble, la seule idée a donné beaucoup de livres, dont celui, magnifique, d'Hélène Dorion.

C'est peut-être parce qu'il s'agit d'une séparation amoureuse, d'une grande perte, c'est parce qu'il y a risqué de mort que l'organe, le cœur, est ici nommé, véritable métonymie de chair et de sang. Le pouls s'affole un instant, la peur de n'en jamais revenir traverse la conscience; mais le hurlement n'a pas lieu. La poésie, c'est souvent faire de l'art avec son propre hurlement, avec son épouvante et sa dérégulation, avec tout ce qui nous a mis au monde afin de nous en rejeter.

Pourtant, il est souvent question du ciel, de l'horizon, du vent. Comme si le deuil amoureux vous élevait. Mais n'oublions pas le lac, les collines, l'ondée, la maison, les saisons, les oies. En plus des choses de l'amour que l'on apprend au sortir de ces poèmes, il y a la nette impression qu'Hélène Dorion ne souffre d'aucune rupture avec l'élémentaire, ni de cette fâcheuse distance qui fait que, par exemple, la mer nous manque *même* lorsqu'on se trouve devant elle, à contempler son étale permanente. Non, nous n'avons pas grand-chose à faire avec la nature, nous qui n'avons pas appris à nous fondre en elle et qui ne sommes ni éleveurs de loups ni pêcheurs de coraux. À vrai dire ce sont ces éléments, dont la poète n'est peut-être d'ailleurs que la partie pensante, le petit scribe attentif, qui lui ont toujours donné le sens de sa présence au monde, comme s'ils étaient ses plus chers alliés. Cet échange est très secret, il se passe loin de nous. Quant aux événements de l'amour, quant à l'encombrante panoplie des pièces à conviction, ils occupent le fond de la scène et attendent qu'elle veuille bien se consacrer à leur déchiffrement. Et eux non plus ne nous concernent pas.

Une perpétuelle recherche

Il faut de la concentration et de la discipline pour descendre au cœur de l'intangible avec autant d'assurance et y cueillir les mots qu'il fallait, il faut avoir pratiqué longtemps le poème pour transformer l'anecdote de la vie en devoir de philosophie. Là où beaucoup de poètes se contentent de dérouler, avec détails et descriptions appropriés mais le plus souvent ennuyeux, l'histoire de leurs amours personnelles, Hélène Dorion travaille depuis des années à un grand livre qu'elle pourrait appeler *l'Histoire de l'amour*. À chaque livre, elle ne fait que reprendre le fil de sa recherche là où elle l'avait laissé.

Car il s'agit aussi de cela : une recherche dont les bases théoriques restent cachées dans l'ombre. Le chapitre qu'elle vient d'écrire appartient à la part la plus lyrique de son œuvre, et en citer un seul vers serait lui faire nuisance tant la cohésion d'ensemble est réussie. *Cœurs, comme livres d'amour* rend le lecteur à lui-même, au plus tangible et au plus intime de son errance, au plus près de ses propres battements.



HÉLÈNE DORION

Il faut de la concentration et de la discipline pour descendre au cœur de l'intangible avec autant d'assurance et y cueillir les mots qu'il fallait.



NORMAND DE BELLEFEUILLE

Chroniques de l'effroi, Tome 3, Mon bruit

Montréal, Le Noroît, 2012, 114 p., 18,95 \$.

Tout sur Je-me-moi

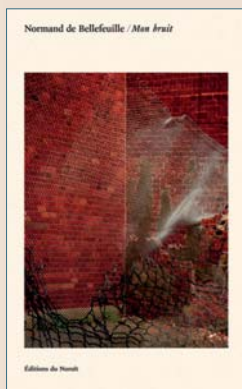
Après *Mon nom et Mon visage*, voici la conclusion annoncée des chroniques autobiographiques auxquelles s'est consacré l'auteur-éditeur depuis quelques années. On y trouve la même ironie, la même lucidité dépouillée de cynisme. Avec, cette fois, un bouquet de tendresse en hommage aux femmes de sa vie.

Le bonheur est une chose très surfaite, ainsi que la vérité. Et ils sont loin d'occuper la première place dans l'échelle des valeurs de Normand de Bellefeuille, attendu que la notion d'effroi, elle, est autrement plus féconde, et pour cause. Pour qui veut bien regarder sa propre mort en face — la mort: « véritables régions / de la poésie » (p. 68) —, l'effroi rehausse l'intelligence et rend plus fort, plus apte à vivre celui ou celle qui se prête, le temps d'écrire trois livres, à sa terrible contemplation.

Mais pourquoi consacrer un livre au bruit de l'être, de *mon* être en particulier? Parce que, réflexion faite, le *nom* et le *visage* (sujets des deux livres précédents) se sont montrés impuissants à dire la part la plus intime. Puis les poètes sont parfois des enfants qui s'acharnent à enfoncer des portes ouvertes au nom de leur liberté chérie. « Plutôt le bruit / car le nom propre / et le visage / sont des servitudes sans fin » (p. 11) Voilà l'autre conclusion de ces chroniques. En naissant, nous recevons un droit inaliénable: la liberté. Or ce droit est presque toujours bafoué, dénicheté sous notre nez et tout au long de notre vie. Seul *mon* bruit,



NORMAND DE BELLEFEUILLE



JEAN-PIERRE GUAY

JEAN-PIERRE GUAY
L'ERRANCE AMOUREUSE
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

ce bruit-là et pas un autre, peut m'apprendre à rester « civilisé » devant l'incalculable perte de ma liberté.

Le bruit ultime

Voici, pour exemple, quelques bruits admissibles : « je suis davantage de l'école / des traînements rauques / des grognements informes » (p. 40) À la dernière heure, le nom et le visage auront pratiquement disparu, et ces « grognements » seront l'ultime moyen de communication ou d'expression de soi. Alors, tous à nos chroniques, tous à l'effroi : pour que les choses se passent aussi bien que chez De Bellefeuille, il faut s'exercer dès aujourd'hui à la suffocation des roses.

Ce livre n'est pas moins excellent que les deux précédents. Le poème est sans afféterie comme toujours. La phrase coule, lumineuse, dénuée de métaphores. De Bellefeuille n'est pas de ces poètes dont on se demande ce qu'il peut bien vouloir dire ou même s'il veut dire quelque chose. Peu de poètes sont aussi justifiés que lui d'écrire, tant sa recherche répond avec originalité à l'impératif « connais-toi toi-même ». À peine le mot « tendresse », répété quelques fois, me semble-t-il un peu discordant avec sa charge douceuse. J'aurais souhaité, pour aborder l'amour, un mot qui s'intègre mieux à l'ensemble de cette réflexion si peu conformiste et de si haute tenue. Mais cela est très personnel. Au final, avec *Mon bruit*, le poète achève de remplir toutes les cases de son effroi, et l'on se dit que trois titres, ce n'était ni trop ni trop peu pour arriver au dénouement. Un autre titre annoncé ? Celui-ci : « voilà / c'est définitif / l'histoire du vent / sera mon dernier livre. » (p. 65) Souhaitons qu'il vienne le plus tard possible.

☆☆☆ ½

JEAN-PIERRE GUAY

L'errance amoureuse

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2012, 184 p., 16,95 \$.

Le néant, l'éternité

Jean-Pierre Guay nous a quittés en 2011, délivré d'un corps constellé d'anévrismes, vrai champ de mines sans cesse menacé d'un tremblement de terre fatal. Il aura passé une bonne partie de sa vie à écrire son *Journal*, œuvre littéraire unique au Québec.

Parfois, pour un écrivain, le dernier don possible ne peut être que poétique. Le livre que voici est celui de la fin qui approche. Il délaisse la forme du journal et privilégie le vers ou la prose poé-

tique sans ponctuation, comme si le temps et le souffle se faisaient rares et confinaient désormais à l'essentiel. Ou comme si toute la vie — le dedans et le dehors, le public et le privé, l'avenir et le passé — se trouvait enfin réunie dans l'esprit de l'auteur pour une ultime fusion. *L'errance amoureuse* est un livre bouleversant de franchise et d'intégrité. De talent aussi. Le plus incroyable — on le constate à chaque page —, c'est que malgré la détresse physique qui fut la sienne, le temps a préservé l'homme de la rancœur. Peut-être que l'amour sait tout accomplir comme le veut la croyance. Encore faut-il avoir reçu en héritage l'intelligence du cœur, ce qui à l'évidence fut le cas de Jean-Pierre Guay.

De cet auteur, je ne connais que la photo officielle, celle prise par Kéro il y a plusieurs décennies et montrant un jeune homme d'une grande beauté sensuelle et amoureuse. Dans ce livre posthume, on retrouve tout entière cette sensibilité dans la quête de l'autre.

Embrasser le monde

Il y a chez Jean-Pierre Guay une généreuse attention à tout ce qui n'est pas lui, car c'est le monde qui l'interpelle dans sa totalité. Tantôt, ce sont les chantiers de la ville avec leurs bruits jetés dans les murs ; tantôt, ce sont des gens qu'il baptise, en une métaphore historique traversant tout le livre, les « déportés d'Anticosti ». Mais surtout, présent du début à la fin, il y a l'amoureux en allé, sans cesse réclamé dans une parfaite conscience du non-retour. Le livre veut tout noter pour une dernière fois, aussi bien les *impossibilia* de la vie que la déculturation dont souffrent à l'évidence les démolisseurs de la Vieille Capitale — du moins cet ouvrier dont la bottine inspire un magistral *Fuck you* à l'avant-dernière ligne qu'aura écrite Jean-Pierre Guay dans sa vie.

Inutile d'avoir lu toute son œuvre pour deviner que Guay était l'homme des grands travaux aussi bien que des grandes amours. Mais il débarque chez le lecteur avec délicatesse, sans lui imposer quoi que ce soit. Il connaît sa place et sait l'occuper, sans quêter notre approbation ou notre admiration. C'est lui-même qu'il « célèbre », comme dirait Whitman, et il a l'élégance de ne pas s'en justifier. Il est entré dans l'errance, or toute errance est amoureuse parce qu'elle tient de la quête. Ainsi, Guay aura exprimé la nature de sa soif et l'ampleur de sa souffrance, mais non sans admettre ses limites : « j'en viens même à me demander si l'errance est assez vaste pour contenir ta beauté. » (p. 59)

Pour une leçon de choses, une esquisse de l'éternité dont on fera bon usage, on devrait lire une fois par année le livre d'un poète que le hasard génétique a condamné comme il a condamné celui-là. Merci et bonne route, cher Jean-Pierre Guay.